

Les mots

Commencer un texte, trouver des idées
Des idées claires, se laisser aller
Se laisser aller au délire de l'écriture
L'écriture est une souffrance
Une souffrance mais aussi un refuge
Un refuge où se cachent les personnages
Les personnages porteurs de nos désirs
De nos désirs, de nos joies mais aussi de nos peines
Nos peines qui vont se diluer entre les lignes
Les lignes où peu à peu, se culbutent les mots
Les mots tristes, les mots bleus
Les mots bleus pour cacher la tristesse
La tristesse d'une époque
Une époque où il faut porter un nez de clown
Un nez de clown nécessaire pour que l'écriture
L'écriture puisse apaiser tous les maux

Michel C

Mon histoire du 07 Décembre en une heure - Marie-Claude

Mon histoire de ce matin c'est celle que je vis tous les jours ou presque !

L'alarme musicale sonne : 8h du matin, mais je suis déjà réveillée depuis 7h. Je continue mon réveil matinal, allongée, en pratiquant quelques postures de yoga. Étirements, respiration contrôlée, abdomen, côtes et clavicules, sans oublier des mouvements doux pour assouplir les cervicales.

Ensuite, j'ouvre les volets, j'aère la maison et prépare le petit déjeuner. J'adore l'odeur du pain grillé et le craquement de la croûte badigeonnée de beurre et de confiture sous mes dents. J'oubliais que le premier réflexe matinal dès que je pose les pieds à terre c'est d'écouter France Inter, les nouvelles, la météo, la cinquième vague de la pandémie qui va limiter les réunions de famille pour Noël.

C'est à cet instant que mon mental se met en route et complète l'histoire de ce matin.

Cette année, les convives seront limités puisque déjà il en manquera un.

Il séjourne dans une belle boîte en bois que je pourrai mettre sous le sapin. Je choisirai un bel emballage avec du papier cadeau de Noël brillant et multicolore. A la différence des autres paquets, il ne sera destiné à personne ou plutôt à tous ceux qui seront présents pour le réveillon.

A la fin de la distribution, chacun s'exclamera mais il reste un cadeau, c'est pour qui ce dernier paquet?

Je répondrai alors que c'est un paquet mystérieux, qu'on n'ouvre pas, qu'il s'agit d'une présence invisible qui pense à nous tous en souvenir de Noël 2020 ou nous étions six au lieu de cinq à table. J'expliquerai que c'est un clin d'œil de celui que nous aimions tous mais que nous ne devons pas être triste car la vie se terminera un jour pour chacun.e d'entre nous.

Je rappellerai cette citation de Maxime Ducret à mes enfants et petits enfants que « La mort n'est pas la pire chose dans la vie : le pire, c'est ce qui meurt en nous quand on vit » et s'il n'est plus là où il était, Il est toujours là où nous sommes.

Je souhaite juste démystifier la mort pour que nous vivions l'instant présent sans non-dit avec des pensées qu'on n'ose pas exprimer pour que nous profitons de ce moment festif en déballant nos surprises avec bonheur et enthousiasme parce que nous sommes encore ensemble, vivants.

PS:

Pour ceux qui liront ce texte, je ne veux pas casser l'ambiance des fêtes de fin d'année car je sais que nous avons tous envie d'entendre de belles choses, d'oublier les maladies, les mensonges, les complots de part et d'autre, de respirer librement, mais mon message se veut juste une modeste leçon de VIE. Je souhaite qu'il soit compris ainsi car on n'ose plus parler de la mort. Sujet tabou s'il en est. Le film « De son vivant » nous ramène à la raison.

Joyeux Noël à tous !

Sous-fifre 1^{er}

« Hier en tant que préfet j'ai dû intervenir dans une ambiance de chahut dans le procès d'un fauteur de trouble chevelu. L'ambiance était attisée par les représentants de diverses associations toutes unies contre l'accusé. Comme je ne me sentais pas concerné par ces querelles, j'ai jeté l'éponge et donné satisfaction à la foule en délire pour éviter des émeutes ingérables dans les rues. J'espère que tout ce bazar n'aura pas d'incidence sur mon image » racontait Ponce Pilate le lendemain à son épouse.

« Tu travailles trop, lave-toi les mains et viens à table » lui répondit elle.

L'Expé

Ils s'étaient retrouvés devant les catacombes, à Paris, puis avaient dîner avant de tenter « L'Expé » comme ils la nommaient. Tard dans la soirée, après avoir fait le tour des lieux et envisagé diverses méthodes, il entra, en arrachant quelques fleurs au passage. Encouragé par la voix de Léa, il avança et se retrouva au fond d'un étroit corridor. L'atmosphère y était agréablement chaude et une torpeur l'envahit. Il recula mais alors qu'il était sur le point de sortir, Léa lui demanda d'y retourner. Ce qu'il fit et refit au rythme des cris de Léa.

Le jour d'après, ils n'étaient plus vierges.

Xavier

Défi 7 - PiCat

Écrire pendant une heure
Mais quel bonheur !
Oui mais que dire
Comme ça à brûle-pourpoint
Ce mardi matin ?
J'étais en train de lire
Calée sur mes oreillers
Quand à 7 heures, mon téléphone a vibré
Marie-Adrienne avait sévi
Obligée d'abandonner Véronique Olmi
Et son « Cet été-là »
Et la consigne est tombée
« Aujourd'hui je ne vous en donne pas
Débrouillez-vous sans moi
Vous avez une heure pour plancher
Écrivez, Écrivez
Ce qui vous passe par la tête »
Voilà, voilà...

C'est trop bête
Mais je n'ai pas d'idées
Je ne suis pas à la fête
J'ai envie d'abandonner
Ce fichu calendrier
Et m'arrêter au Défi 7
Alors, à défaut d'écriture
Je reprends ma lecture
A la page 87
Là où l'auteure est interpellée
Par le nombre 32
Ni 29, ni 30, ni 31, non 32
Encore une histoire de calendrier
Décidément je suis cernée !
Elle écrit que si ce nombre
N'existe dans aucun mois
C'est qu'il est sacré
Après tout, pourquoi pas ?
J'ai fermé les yeux
Je le voyais si lumineux
32, 32, 32 ...
Je me suis sans doute assoupie
C'est quoi ce bruit ?
7h 59 sur le cadran
Youpiiii
Une heure est passée
J'ai tout écrit
Rêve ou réalité ?
Qu'à cela ne tienne
Je suis réconciliée avec ton calendrier
Marie-Adrienne

Le hasard fait bien les choses.

L'envie de rencontrer une belle femme me prit d'un seul coup. Un coup de soleil peut-être, il faisait si beau aujourd'hui. Le printemps était au rendez-vous, c'était bon signe pour les amoureux. C'était mercredi, un après-midi sans école, propice pour l'aventure, alors le célibat de trente ans que j'étais, partira en chasse.

Ma voisine en dessous qui était seule et retraitée, avait quelques difficultés pour se déplacer de chez elle et promener son petit caniche. Tout naturellement je lui ai proposé avec mon plus beau sourire, que ce sera un vrai plaisir de le faire à sa place. Me trouvant bien gentlemen, et tout aussi charmant, elle me gratifia d'une marque agréable de sympathique, et me confia la laisse et un petit sac pour les besoins, de sa boule de poils noire.

Me voilà parti sur le chemin de l'aventure, au hasard comme d'habitude, où le vent me portera, me dis-je dans ma tête. Mais je me mentais, car non seulement il n'y en avait pas, de vent, et le seul endroit intéressant pour ce divertissement, c'était le parc, là où très justement, les enfants s'y amusaient sous le regard d'une jeune nounou. Une maman, se serait trop risquée, inutile d'ailleurs, surtout pas ce jour-là.

Mon adorable compagnon portait un joli nom, Ulysse ! En le regardant trotter à mes côtés, c'était loin d'être un apollon ce clebs, où alors pour ces attributs destinés aux chiennes, je comprendrais mieux le choix de la mamie qui rêvait encore de ces choses disparues à jamais.

Le parc était plein de mômes, ça criait, ça courait, et piaillait dans tous les coins. Les bancs étaient garnis de femmes de tous les âges, et qui papotaient sans interruption sans lever le nez sur

les gamins. Au beau milieu, seule une place était libre. Je visais cette personne au jugé. Elle rassemblait le minimum demandé, la beauté moyenne, la jeunesse d'une adulte, ainsi que les formes dissimulées, mais devinées aux bons endroits, et me décida donc de m'asseoir à ses côtés tout en m'excusant et en mettant le caniche entre nous.

Elle leva le nez vers moi, des yeux verts et vifs, puis vers le chien. Instinctivement elle lui caressa le poil en souriant, et Ulysse se retrouva sur le dos, lui montrant son côté le plus attrayant, les pattes en croix. Sans aucunes gênes ce clébard, mais il avait réussi à créer un lien, un but recherché. Elle lui parlait avec des petits mots gentils, comme quoi, ils ont plus de chance que nous ces bestioles.

Elle s'est retournée vers moi, et voulu connaître son nom. En lui susurrant dans l'oreille, elle est partie dans un fou rire.

Lui, il était aux anges, il attendait une autre caresse. Je lui ai dit tout en la regardant, qu'il aimait particulièrement ce genre de chose, et en lui glissant, me penchant vers elle pour ne pas être entendu, « comme à peu près tous les mâles, vous savez » elle a rougi, ce qui m'a plu, j'avais touché une corde sensible. Ses caresses ont repris de plus belle, en l'appelant par son nom, « gentil Ulysse tu aimes bien ça, hein mon beau, comme ton maître » en se retournant et me faisant une œillade complice.

Enveloppé mon pote, voilà ma réflexion en lui mettant ma main dans le dos. Sans broncher, comme si elle ne sentait rien, elle accentua les caresses. Je n'y tenais plus.

— Ma jalousie devient impatiente, il a plus de chance que j'en aurai jamais, ce n'est pas juste !

— Si vous attendez encore un peu, sa mère vient reprendre son gosse dans dix minutes, et j'ai un sucre dans mon sac !!!

William

Écrire une histoire en 1 heure ?

Ecrire, écrire...?

Depuis 7 jours, depuis que ma soeurette m'a branchée sur ce projet, j'écris tous les jours, je me suis prise au jeu, je suis "piquée" comme on dit, je suis accro.

Dès mon réveil, je me précipite sur le blog de Marie-Adrienne pour découvrir le nouveau défi, c'est la première chose que je fais dans ma journée !

J'adore écrire. Je ne savais pas.

J'adore déjà l'idée : l'idée de "tracer" des formes, des lettres, des trucs assemblés qui font des mots qui, quand on les prononce ou quand on ne les prononce pas, donnent des choses que tout un chacun lit de la même façon, et amènent les mêmes images dans les têtes. C'est quand même dingue ce truc !!

J'adore aussi me préparer à ce moment particulier d'écriture : choisir mon crayon...bic, gris, criterium, feutre, bleu, noir? et puis ma feuille... petit format, brouillon, carnet ?

J'adore ce moment où je démarre: dès que je sens que le fil est à peu près tendu dans mon esprit, qu'il est logiquement amarré, c'est là que mes doigts et mon crayon courent, galopent à toute vitesse, ils ont peur que tout s'arrête, tout étonnés de glisser aussi facilement.

Une histoire, une histoire...?

Elle est drôle Marie-Adrienne !! Ce matin, j'étais scotchée ! Elle n'indiquait rien, aucune piste, aucun indice, aucune miette de prémice de début de quoi que ce soit...et hop, vas-y, débrouille-toi !

Pendant 5 minutes, je me suis dit: bon, cette fois, je ne relèverai pas le défi, rien ne vient. Puis, pendant les 5 minutes suivantes: bon, cette fois encore, je relève le défi: l'histoire est là, dans l'histoire; écrire l'histoire en 1 heure, et bien, écris l'histoire en 1 heure; laisse faire, tu y réfléchis à cette difficulté, et bien, écris-la !

Je suis accro, je vous dis.

Je suis accro à ces défis.

Je me défie chaque jour,

je ne me défile pas,

ma vie défile, elle.

L'écriture fait fi de mes états d'âme, les fige sur le papier, fait figure de témoin, file dans le passé, dans le récent, dans le vécu, dans le vif...du Sujet.

Écrire une histoire en 1 heure.

Karine

Juin 2019, un mail du Maire de notre petite commune de 300 habitants, *le gouvernement français demande à toutes les communes de France, des logements vacants pour y installer et accueillir des réfugiés. Le Conseil municipal a voté à l'unanimité. Oui, un logement communal avec trois chambres est libre, si les citoyens, les habitants de la commune veulent aider à ce projet, une réunion est prévue.*

Je suis fière d'habiter ici.

La réunion, nous sommes une quinzaine, le Maire nous présente le projet d'accueil, mais sans savoir grand-chose, il faut le dire. Des questions fusent, de quel pays, combien de personnes, une famille, des enfants ? On ne sait pas. Je suis impressionnée par ce qui se met en place en si peu de temps, chacun se propose d'équiper le logement avec ce qu'il a, dans le village d'à côté, une recyclerie, certains y sont bénévoles.

Quelques jours après nous apprenons que ce sera une famille syrienne, les parents et cinq enfants. Depuis cinq ans, ils vivent dans un camp au Liban.

Ils arrivent un soir de juillet, dans notre petit village de montagne, il fait froid, ils ont peur, ils pleurent, ne veulent pas descendre de la voiture... Les parents, l'aînée est une fille et quatre garçons, entre deux et 11 ans.

Tout se bouscule dans ma tête, comment être le plus juste possible, présence oui mais elle ne doit pas être envahissante, être là mais aussi les laisser se reposer, regarder où ils vivent, appréhender doucement cette nouvelle vie qui se profile. On comprend vite qu'ils ne parlent pas un mot de français, ni l'anglais, je mesure le gouffre, le vertige me prend. Préparer le matériel, apporter des lits, un frigo une gazinière, on sait faire mais accueillir une famille déracinée, seule, baignée dans l'inconnu, comment accompagner ?

Les semaines de l'été passent, heureusement le temps est splendide, les montagnes magnifiques, partager avec eux ce que nous aimons.

Une association reconnue par les services de l'État est missionnée pour accompagner les familles de réfugiés, l'administratif, les papiers, le médical, l'apprentissage du français, les courses... Très vite on apprend que la maman attend un 6ème enfant... Petit village, pas de véhicule, la maternité est à presque une heure de route.

Les enfants entrent à l'école, petite école accueillante, peu d'enfants, ils vont aider au maintien des deux classes ;o). Le papa a le permis, il a le droit de conduire pendant un an à partir du dépôt de la demande sur le sol français en attendant que l'échange de permis ait lieu, accord de réciprocité entre la France et la Syrie. Impossible de vivre ici sans voiture. En attendant, le collectif fait les trajets, les emmène... le médecin, la pharmacie, le marché ... c'est à dix kilomètres, le dentiste, l'ophtalmo, beaucoup plus loin...

Un petit garçon voit le jour, ses grands yeux noirs regardent le monde, promesse.

L'association aide pendant un an puis les services sociaux et nous prenons le relais.

On trouve une voiture pas chère grâce au « Autos du cœur » Un ouf de soulagement, la liberté, l'autonomie, pouvoir aller rencontrer d'autres Syriens, la vie change, ils sourient tout le temps.

Le papa trouve un petit travail dans un centre de vacances. Mais après dix mois, ne voyant pas arriver l'accord pour le permis, on se renseigne, on questionne, on s'inquiète... Branle-bas de combat.

Et la tuile arrive, plus d'accord de réciprocité entre la France et la Syrie, la loi a changé entre temps et ce n'est pas rétroactif, on ne prend pas la date du dépôt de dossier mais la date de l'étude...

On fait un recours au tribunal administratif qui ne marchera pas.

Il doit repasser son permis !!! Laisser la voiture au garage et à nouveau dépendre de tout le monde pour tout.

C'est insupportable, et le CoVid arrive et balaie tout cela, plus de travail, plus de permis... Le confinement...

Depuis mars 2020, la solution n'est pas encore trouvée, il a passé plusieurs fois son code, les sessions avec traducteurs ont lieu tous les trois mois alors quand tu le rates ... Il l'a enfin eu, sans traducteur ... et doit passer la conduite en janvier.

Je suis triste, démunie mais aussi en colère de cette situation. Comment anéantir une belle idée humaniste, comment rater une belle intégration, comment oser accueillir dans le monde rural une famille sans mettre toutes les chances du côté de la réussite. Depuis, une petite fille est née. Ils sont devenus nos amis. Mais l'autonomie pour eux est impossible, ils sont sans cesse et inexorablement redevables. Nous le collectif, nous nous essouffons, il se réduit, la lassitude gangrène, alors au lieu de vivre avec eux des moments de joie, de plaisir, de cultures échangées, de partages nous continuons de gérer l'incontournable et transporter pour tout...

Leur envie, aller habiter en ville...

Défi 7

Lucie Korti

Comme souvent le dimanche, la famille de Pierrot se réunit chez une grand-tante qui habite Nancy, pour déjeuner. A l'approche de la Saint-Nicolas, les toasts au foie gras titilleront malheureusement les palais, et Pierrot en salive à l'avance.

Ce jour-là, Pierrot et son épouse décident de partir plus tôt que d'habitude, et de ce fait, après une heure de route, ils arrivent un peu avant midi chez la grand-tante. Les trois enfants, après avoir embrassé la vielle dame l'un après l'autre à toute vitesse, enfilent leurs bottes et se précipitent dehors.

Le parc est vaste, les hauts tilleuls sont dénudés et quoi de plus tentant que d'y grimper. Ils y sont autorisés, à condition d'être très attentifs à leurs gestes, de ne pas chahuter pendant l'ascension, et de ne pas grimper tous en même temps. Patrick, l'adolescent, d'une nature calme et protectrice, veille sur ses deux petits frères âgés de sept et neuf ans, et leur apprend à escalader les branches en toute sécurité et avec prudence.

Pendant ce temps-là, les adultes sirotent leur verre d'alcool à la mirabelle au salon. Pierrot, un homme d'une quarantaine d'années, directeur régional des Pont et Chaussées, qui a son nom dans le Who's who mais qui ne s'en vante pas, jette tantôt un œil sur ses enfants jouant dans le parc, tantôt dans la rue où se tiennent une école, fermée aujourd'hui puisque c'est dimanche, une boucherie, fermée également pour congés annuels, et enfin, un peu plus haut sur la droite, une boulangerie.

Quelque chose d'anormal attire soudain l'attention de Pierrot, qui colle son nez un plus près de la fenêtre pour mieux voir et comprendre ce qui se passe derrière la vitrine de la boulangerie : en effet, un homme, assez grand et cagoulé jusqu'aux dents, est entrain de s'en prendre à la boulangère, oui c'est bien ça, pas de doute possible, la femme au tablier blanc est contrainte d'ouvrir sa caisse et le voyou se jette sur les billets et les pièces, qu'il enfourne maladroitement dans ses poches de blouson.

Pierrot, voyant cela, attrape son caban à la volée et se précipite vers la boulangerie, suivi de ses trois enfants, tous décidés à rattraper le cambrioleur et lui faire sa fête. Tant pis s'il fait deux têtes de plus que lui, Pierrot est prêt à en découdre avec ce vaurien. De

toute façon, il n'a pas le choix, la rue est déserte, il est le seul à être en mesure d'agir. Heureusement, l'apéritif à la mirabelle lui donne du courage, et il ne se dérobe pas quand il arrive à sa hauteur, de dos. Lui tapotant légèrement sur l'épaule, il lui dit :

– Vu, on a vu, vous êtes fait comme un rat, rendez l'argent ou je vous livre à la police :

– N'importe quoi, j'ai rien fait, répond le scélérat, en titubant et en bafouillant.

– Et bien c'est ce que l'on va voir !

Sans hésiter, Pierrot et les trois enfants empoignent le pauvre voleur ivre mort par le bras, le place à l'arrière de la voiture de Pierrot garée non loin de là, et tous ensemble, ils conduisent le voleur ivrogne au Commissariat de police le plus proche.

Une parenthèse enchantée.

Par une belle journée de décembre, Justine, jeune et radieuse trentenaire, arpente les rues d'une belle petite ville de l'Ain.

8h30... Elle s'arrête devant la librairie du Théâtre. Un lieu où elle passe des heures à flâner, à découvrir et à se faire plaisir. Ouverture à 9h !

Les yeux levés au ciel, elle regarde le soleil se lever. Quelle belle journée d'hiver !

Elle décide de patienter à l'intérieur d'une brasserie voisine de la librairie. « La brasserie de la comédie », établissement attenant au théâtre de la ville.

Elle en pousse la porte, commande un café long et un croissant. Le serveur lui rend quelques pièces de monnaie. Tiens, depuis quand n'a-t-elle pas payé en liquide ?

Et là, la plénitude... Profiter des choses simples.

Quelques personnes sont attablées. La télé diffuse l'interview d'un homme politique. Intransigeant à son sens... Elle l'écoute d'une oreille tout en observant la salle. Le lieu sent bon le café, la vie.

Tout en se levant pour semble-t-il partir, une femme d'une soixantaine d'années marmonne en direction de l'écran de télévision... « on est mal avec lui... »

A proximité, deux hommes d'un âge certain, se lèvent pour partir. Un moment de partage, de complicité. L'un d'eux dit avec une petite pointe d'humour... « Allez, si l'on veut gagner notre vie, il faut bien que l'on se lève de notre banquet ! »

Justine sourit, elle savoure ces moments de vie partagés.

A la table voisine, une femme, la soixantaine, est rejointe par un homme du même âge.

Mari et femme ? Couple adultère ? Justine à l'imagination qui déborde.

L'homme reçoit un appel sur son portable. Les deux protagonistes sont penchés sur l'appareil pour écouter la conversation, haut-parleur enclenché. Tout le monde en profite.

« Allo papa ? » Elle lui demande de penser à un quelconque papier pour pôle emploi. Et de plus, où était donc sa mère ce matin, qui n'a pas répondu à son appel ?

– Peut-être sous la douche... lui répond-il !

La Femme sourit et lui dit « je t'embrasse » avant que celui-ci ne raccroche.

Peut-être est-ce sa belle-mère ? Justine est presque déçue. Ce n'est pas un couple adultère... Les parents sont peut-être divorcés.

Son regard se porte à nouveau sur la salle. Elle adore ce lieu où l'on se pose avec bonheur sur de moelleuses banquettes en velours gris.

La décoration est juste féérique ! L'esprit de Noël est là ! De grosses boules, rouges et or, pendent harmonieusement au plafond. Les voûtes de la salle sont encadrées de branches de sapins habillés de gros nœuds rouges et or.

9h30 ! Justine se sent bien, là dans cet endroit si particulier, si calme et vivant à la fois.

Penchant la tête sur le côté gauche, elle aperçoit la devanture de la librairie qui est allumée. Dans la vitrine, les livres lui font les yeux doux.

Terrible dilemme ! Quitter ce lieu qui lui procure un réel bien-être ou rejoindre la librairie, qui elle, lui réservera de belles rencontres littéraires...

Elle est passionnée de lecture. Son choix est vite fait. Elle se lève, enfle sa veste et sort retrouver la fraîcheur ensoleillée de ce matin d'hiver. Toute à sa quiétude, elle rejoint avec légèreté la librairie. S'autoriser à vivre des moments simples, juste à soi.

Une accalmie dans le tourbillon de la vie...

Le bonheur se trouve peut-être là, tout simplement ! Dans ces parenthèses enchantées...

Défi #7 – Paul Béland

L'automne est pour moi, d'aussi loin que je me souviene, la saison la plus énergisante de toutes. Contrairement à une bonne majorité de gens; le temps de ranger les équipements du jardin, remiser le canot, fendre le bois pour l'hiver me donne un regain que j'ai du mal à expliquer. Alors que les gens bougonne l'arrivée des temps froids et des tempêtes de neige; je salive à l'idée de passer du temps à réchauffer mon petit château dans la nature; (car c'est ainsi que je l'appelle), grâce au foyer à combustion lente.

Dès les premiers jours froids, sans soleil, rien de mieux que de gratter l'allumette et faire jaillir la flamme du bois sec... et que dire de l'odeur; magique et à la fois énigmatique.

Lors d'une après-midi plutôt maussade et frisquette, je suis allé me promener aux alentours pour découvrir avec stupéfaction, une énorme flamme sortant de la cheminée de ma voisine qui demeure à 500 mètres de chez moi. Alors je me suis mis à courir à toute vitesse et plus je m'approchais, plus j'entendais le son strident du détecteur de fumée. Je suis rentré sans cogner; l'espace d'un instant mes poumons se sont resserrés; accablante et suffocante était la fumée. Ma voisine pleurait et les enfants criaient; la peur était arrivée avant moi et elle me collait à la peau. Le pire, c'est la panique, j'ai voulu m'assurer de ne pas la communiquer; car oui, j'ai paniqué... mais les enfants étaient tellement alarmés, la détresse se lisait dans leurs yeux.

Première étape : couper le son déchirant de l'alarme. Deuxième, les urgences; troisième respirer. En fait j'aurais dû changer l'ordre mais c'est que j'ai fait de mieux dans les circonstances. J'ai constaté que le feu n'avait pas nécessairement pris à l'intérieur de la maison, seulement dans la cheminée; et cela m'avait soulagé.

— Eh... les enfants venus ici; les appelais-je après avoir coupé la sonnerie.

En courant, les bout-choux se sont blottis dans mes bras. C'est à ce moment-là que je me suis senti tellement bien; ce sentiment altruiste; d'être là pour les autres; et pour des enfants; le plaisir que cela dégage dans le cerveau; c'est bon, tellement euphorique.

— Je suis tellement désolée, lança leur mère, je ne sais pourquoi mais tantôt il y avait une flamme qui descendait de la cheminée et qui cherchait à sortir par en bas... j'avais tellement peur..., et elle se mit à pleurer. Je me suis approché d'elle avec les enfants accrochés à mes jambes pour la prendre à son tour dans mes bras. Drôle de sensation; on aurait dit que j'aurais pleuré aussi, de joie; étranges émotions, à la rigueur ésotérique.

La police arriva, suivi des pompiers et d'un autre voisin. On est tous sorti dehors; enfin. La cheminée avait alors cessée de cracher son venin; c'était maintenant du passé.

Je me souviendrai longtemps de cette histoire, même si j'étais comme sur une autre planète pendant cette confusion, je le sens encore dans mes veines, l'instinct de survie, le venin de la peur.

Défi 7 : écrire une histoire en une heure

...ou presque...1h20...avec dérangements téléphoniques et sms...

Il était une seule fois

Il était une fois...ainsi commencent les contes que l'on raconte à ses enfants le soir pour les faire dormir. Même si la belle histoire peut être effrayante parfois, il y a toujours une fin heureuse et une morale utile et nécessaire pour la construction et le développement de l'enfant. Et, tout aussi anxiogène soit le récit, les parents bienveillants ne sont pas loin ; prompts à rassurer le chérubin qui montre des signes d'inquiétude, et à l'envelopper de tout leur amour afin de le placer dans les meilleures dispositions pour qu'il puisse passer la plus paisible des nuits.

La narration sera reprise le lendemain soir à la page, à l'endroit du passage où l'enfant s'est endormi ou parce que l'enfant lui-même réclame au parent de rejouer les scènes afin d'atténuer sa frayeur, tout en l'éprouvant encore un peu. On ne peut échapper au « Maman, Papa, je veux une histoire », rituel immuable du coucher.

Depuis la nuit des temps, l'homme utilise la parole pour dire les choses, pour communiquer, pour créer du lien social mais aussi pour chasser ses propres peurs et exorciser ses démons.

Aussi, quand l'histoire est vécue, véritable et tragique, soit on a tendance à glisser sous le tapis ce qui nous dérange et à l'occulter, soit à l'inverse, on raconte les événements encore et encore pour que le traumatisme devienne acceptable et mis à distance ce qui permet de diminuer la charge émotionnelle.

L'histoire que je vais vous narrer est une histoire vraie. Elle fait partie des événements de ma vie qui m'ont marqué. Elle est une référence dans ma propre histoire, de par le questionnement qu'elle a suscité et la prise de conscience qu'elle a générée.

Il s'agit d'un drame, d'une tragédie, avec ses composantes, unité de lieu, unité de temps et unité d'action.

Il était une seule fois et c'est une fois de trop. Ou c'était trop tôt.

A l'époque de l'évènement, en 1990, je résidais dans un studio sous les toits. J'ai toujours aimé les lieux sous les toits car ce sont des endroits où on est en prise directe avec les éléments. On entend la pluie tomber qui résonne sur la toiture, on entend la charpente craquer lorsque le vent se lève et souffle avec force, on a l'impression que la maison vous parle. On se sent à la fois exposé et fragile et dans le même temps, en sécurité, protégé, dans son lit sous la couette duveteuse. Et on s'endort tranquille et apaisé comme quand on était enfant et que notre parent racontait une histoire effrayante dont on connaissait la fin. On savait que ça se terminait bien ; mais on voulait vibrer malgré tout et éprouver, un peu, l'angoisse de la première lecture.

J'aimais me mettre à la fenêtre de mon studio pour la vue panoramique qui s'offrait à mes yeux, les immeubles en face de moi de l'autre côté de la place, les toits en zinc.

La nuit, j'entendais des bruits furtifs de pas cadencés : un animal sans doute trottait sur le toit au-dessus de moi et descendait la gouttière pour continuer son vagabondage nocturne, son périple vers un autre quartier. Au tout premier bruit perçu, je me levais d'un bond pour tenter de l'apercevoir par la fenêtre. C'était une fouine. Je me demandais comment un animal pouvait grimper sur le toit d'un bâtiment aussi haut. Il était étonnant de voir la nature s'inviter ainsi en milieu urbain.

L'hiver, je regardais inlassablement la neige virevolter, recouvrir les toitures et former un manteau tout blanc. C'était magique. Le genre d'images qui constitue la banque de données de ma mémoire visuelle.

Si jamais, un jour, un appareil était inventé, permettant le stockage de ces images et l'enregistrement des rêves, j'en serai le plus heureux des hommes.

Pour l'instant, tout est conservé dans ma mémoire. L'écriture est un moyen de les figer mais d'une manière imparfaite car elle ne rend pas compte totalement des choses vécues. Elle s'en approche.

En contrebas, sur la gauche, jouxtant l'immeuble dans lequel je résidais, se trouvait un hôtel meublé de 4 étages avec une coursive intérieure desservant les studios.

De la fenêtre ouverte de ma chambre, appuyé sur le rebord, il m'arrivait de fumer une cigarette.XX Je pouvais observer la vie des autres, moi le loup solitaire, et notamment ce qui se passait dans cet hôtel meublé.

Ainsi, il m'arrivait souvent de croiser le regard d'un vieux monsieur qui, empruntant la coursive, rejoignait son studio au dernier étage. Habillé d'un long manteau, il avançait lentement pas à pas, comme un balancier, transportant des gros bidons remplis d'eau ou de lourds chargements dans des sacs. Je m'interrogeai sur les raisons de ses nombreuses allées et venues.

Un soir, c'était un Mardi car je regardais une émission TV intellectuellement très élevée, « Ciel, mon Mardi ». C'était l'Été, ma fenêtre était grande ouverte.

Soudain, un bruit effroyable, une explosion, un éclair de lumière jaillissant, comme une boule de feu.

D'un bond, je me levai pour regarder ce qui se passait. A gauche, dans l'hôtel meublé, un des studios du dernier étage, celui du vieux monsieur, semblait être la proie des flammes.

Je descendis les escaliers, sortis dans la ruelle derrière l'immeuble, puis, m'engageai dans le couloir de l'hôtel meublé. La sirène de la Mairie retentit ainsi que celle de la caserne des pompiers située à 100 mètres. Ils arrivèrent en trombe et montèrent jusqu'au dernier étage. Je les suivis pour arriver jusqu'au lieu de l'incendie. Les soldats du feu défoncèrent la porte du studio meublé et éteignirent le feu naissant. Après dissipation des fumées, une vision cauchemardesque apparut. On eût du mal à définir ce que nos yeux nous faisaient voir.

A droite de la porte se trouvait un plan de travail, évier et gazinière. Au milieu, on distinguait à l'intérieur de l'unique pièce, une espèce de mausolée maçonné ayant la forme d'un igloo, emplissant tout l'espace du sol au plafond, fait de pierres et autres matériaux amalgamés les uns aux autres dans un ordre parfait. Un vrai mille feuilles. Un travail de pro.

Tout en bas, soutenant l'édifice, des bidons remplis de ciment solidifié ; puis une dalle de béton sur laquelle s'élevait la construction de pierres maçonnées, jointes par un solide mortier. Brut de décoffrage comme on dit. Le studio mesurait 2,5 m de haut, 5 m de long et autant en largeur.

A 1 mètre de hauteur, un trou donnait accès à l'intérieur de ce bunker pyramidal. Un tunnel consolidé par un coffrage de planches de bois. Des blattes et autres insectes grouillaient, se déversaient par cette ouverture pour se répandre dans la pièce. Une vision dantesque. L'antichambre de l'Enfer.

Nous regardions, hébétés et incrédules.

Les policiers arrivèrent sur les lieux et questionnèrent les personnes présentes. Le vieil homme, locataire du studio, apparut et marcha pour se réfugier dans sa tanière, chancelant et hagard, fixant la fenêtre de ma chambre. Les policiers le bombardèrent de questions afin de tenter de comprendre la situation. Ils reçurent en retour des paroles balbutiées, des mots hésitants. Il regardait fixement l'immeuble où j'habitais répétant inlassablement : « on m'envoie des rayons, on m'envoie des rayons », leva son bras dans la direction de la fenêtre de ma chambre en continuant de psalmodier : « là, là, on m'envoie des rayons, on m'envoie des rayons ». Il sentit ma présence derrière lui, car je voulais voir ce qu'il montrait. Il tourna la tête, baissa son bras, se retourna et commença à amorcer un mouvement dans ma direction en tendant les bras. « là, là, il est là celui qui m'envoie des rayons, il est là » en me désignant et en marchant sur moi d'un pas décidé. Je reculai. Les policiers intervinrent et eurent juste le temps de s'interposer pour l'empêcher de m'agripper. Le vieil homme titubait comme un pantin désarticulé.

Une ambulance arriva. Les infirmiers emmenèrent l'homme. Il fût interné en hôpital psychiatrique.

Il fallut trois semaines à une entreprise de démolition pour démanteler ce bunker, construit à l'insu de tous les voisins qui occupaient les studios de l'hôtel.

J'essayais de mon côté, de démonter cette mécanique infernale qui avait conduit ce pauvre homme à se construire un abri. Il était d'origine algérienne, harki peut être, ayant certainement vécu l'indicible, les événements tragiques de la guerre d'Algérie ; soumis à des visions d'horreur persistantes, à jamais présentes, enfouies dans sa mémoire mais pas suffisamment, des souvenirs très vivaces affleurant sa conscience.

Ses désordres psychologiques l'avaient amené à se protéger face à une menace.

Étais-je cette menace ? qu'avais-je déclenché en lui ? avais-je réactivé ses névroses post traumatiques ? Pourquoi moi ? que venais-je faire dans cette histoire, dans son histoire ?

En y réfléchissant, je me disais que lorsque je me mettais à la fenêtre pour fumer, et que je croisais son regard, des visions s'imposaient à lui et moi j'étais loin de m'imaginer ce qu'il pouvait voir en moi. Peut-être que le bout rougeoyant de la cigarette allumée réveillait des souvenirs traumatisants. De là à me considérer comme un alien qui envoie des rayons cosmiques, il y a une marge. Mais pour lui, c'était suffisant pour commencer à délirer.

Combien de temps lui aura-t-il fallu pour édifier ce bunker ? 3 semaines furent nécessaires pour la démolition, combien pour la construction ?

Comment a-t-il fait ? Il écumait les chantiers alentour, récupérait tous les matériaux nécessaires, s'enfermait dans son studio et commençait son travail.

Ce soir là, il avait quitté son logement en ouvrant préalablement le gaz intentionnellement ou accidentellement, la question reste en suspens, et en laissant la lumière allumée. Les 2 ne font pas bon ménage.

L'explosion fut, heureusement, contenue et il n'y eut aucune victime à déplorer.

On revit le vieil homme 6 mois après, errer comme un fantôme, aux abords de son ancien logement. Puis il disparut. Quant à moi, je préparais mon déménagement pour la province.

J'ai longtemps gardé au fond de ma mémoire, ce souvenir douloureux et inquiétant, d'un vieil homme perturbé et perdu.

Quel sens tout cela avait ?

Ma première expérience et confrontation avec la folie des hommes.

Tous les fous ne sont pas enfermés. Et c'est ça qui fait le plus peur.

C'est à partir de ce moment là que je commençais, grâce notamment à Stefan ZWEIG, à m'intéresser à l'âme humaine, à l'âme des autres et à la mienne aussi, à son fonctionnement et à ses dysfonctionnements, à entreprendre une quête vaine, comprendre et maîtriser, garder le contrôle sur les choses.

Mais la vie prend des tournants que l'on n'imagine même pas et vous emmène sur des chemins pleins de surprises, des chemins de traverse, ou des chemins semés d'embûches. Tomber et se relever et marcher encore.

Vincent

Moi, vieux grand orgue d'une grande et vieille maison.

Je suis un grand orgue. Contrairement à ce à quoi on pourrait s'attendre, ce n'est point une église qui m'abrite, mais une maison...

Entendons-nous bien: pas n'importe quelle maison ! Sûrement pas l'une de ces petites habitation mitoyennes qui s'alignent le long des rues. Non, ma maison à moi se dresse, seule, exposée aux tempêtes et aux embruns marins, tout au sommet d'une haute dune, le long du littoral breton. Depuis la plage, un chemin abrupt permet d'escalader la dune grâce à de multiples circonvolutions s'efforçant d'éviter les zones les plus verticales. Pour les moins vaillants, un autre itinéraire est heureusement possible (ne fût-ce que lorsque mon propriétaire, dans un lointain passé, m'acheta et me fit livrer dans la maison). Tout en haut, en effet, le terrain sur lequel se dresse la maison se prolonge en un sentier plat menant loin des dunes, vers l'intérieur des terres.

Arrivé en haut du chemin, on peut admirer au loin la mer en contrebas. Ce n'est plus son ressac qui s'entend d'ici, la hauteur et l'éloignement ne permettant pas à ces ondes-là d'arriver si haut. C'est le bruit du vent que l'on perçoit – ou alors c'est ma voix qui se fait entendre aux heures où mon propriétaire décide de jouer de l'orgue.

La maison en haut des dunes se dresse de toute sa hauteur face à la mer. Quelques colonnes de part et d'autre de la porte lui donnent un aspect majestueux et la porte elle-même, surmontée d'un chapiteau, est imposante.

Mon appellation de grand orgue est là pour préciser que je n'ai rien à voir avec ce petit instrument, l'harmonium, que l'on trouve dans les églises dont le budget ne permet pas d'acquérir un véritable orgue. L'harmonium est-il seulement un instrument de musique ? Sa voix fluette, sa très restreinte étendue de jeux qui permettent de produire les différentes sonorités, le rapprochent davantage des ridicules instruments que l'on entend dans les foires. Ce petit freluquet n'a rien à voir avec moi !

Quand on pénètre dans la maison, on ne me trouve pas aussitôt. Quelques couloirs obscurs mènent d'abord au salon. Du salon, une porte s'ouvre sur une grande et haute pièce au fond de laquelle je me dresse de toute ma hauteur, étalant mes tuyaux vers le plafond. Lorsque le maître des lieux se met à jouer, je sens avec délectation que les murs, le plancher, se mettent à vibrer. La grande pièce s'emplit de mes ondes et rien, pas même un violent orage, n'a la puissance pour couvrir ma voix.

Viviane